

Mars 2019

Spécial Côte Durieux

Une décision difficile: la cession de l'église de la Côte Durieux



Après une réflexion de plus de deux ans, la paroisse Sainte-Anne de Lizeron est décidée à laisser l'église de la Côte Durieux. Ce numéro spécial du Lizeron retrace les grands moments de la construction de cette église et de la courte vie de cette paroisse originale. L'arrêt du culte dans cette église ne signifie pas la perte de la mémoire de tout ce qui s'est vécu de très positif dans cette paroisse et qui marque encore de nombreux chrétiens de Roche et des environs. Cette décision est promesse d'avenir.

L'hiver 2018, nous avons eu deux rencontres avec des anciens de la Côte Durieux pour partager les moments forts de l'histoire de cette paroisse ouvrière. Au printemps, une rencontre plus large à laquelle tous les paroissiens de Sainte-Anne de Lizeron avaient été invités nous a permis d'entendre le Père Bruno Martin situer la construction de cette église dans le mouvement des paroisses nouvelles du début du 20^e siècle... A l'issue de la rencontre, après l'information du conseil des

affaires économiques, un vote des participants a été très net, orientant vers l'abandon de ce lieu de culte.

Pourquoi cette décision ?

- **Des raisons pastorales** : L'utilité de cette église pour les habitants du quartier est devenue de moins en moins évidente. Le nombre des pratiquants réguliers est très réduit. Ils assurent encore avec beaucoup de soin l'animation de la liturgie mensuelle et l'entretien des lieux... mais cette charge est lourde. Le développement du quartier s'est fait de l'autre côté de la route, autour du centre commercial. L'église se trouve isolée et très peu utilisée.

- **Des raisons foncières** : La cure est inoccupée depuis quatre ans. Nous avons pensé la vendre seule. Plus de soixante personnes ont visité les lieux, sans conclure ! Les contraintes liées à la proximité de l'église rendaient cette opération difficile. Par ailleurs, l'église aurait dû subir des travaux importants pour être maintenue en activité. La disposition de la parcelle oblige une vente des deux : la cure et l'église.

- **Des raisons économiques** : Depuis six ans le budget de notre paroisse est en déficit. Nous devons « alléger » nos dépenses pour mettre nos moyens là où la communauté chrétienne doit se maintenir et se développer.

Que va-t-il se passer ?

Notre évêque a donné son accord pour que la procédure de mise en vente soit lancée. Plusieurs acquéreurs se sont présentés. Quatre ont été retenus, leurs projets, tous intéressants ont été reçus par une commission qui va présenter ses conclusions à l'évêque. C'est lui qui prendra la décision en dernier ressort.

La cérémonie d'exécration, célébration au cours de laquelle l'évêque enlève son caractère sacré au bâtiment qui perd sa fonction culturelle aura lieu le **dimanche 7 juillet à 10 h** du matin. Toute la paroisse Sainte-Anne de Lizeron est invitée à cette célébration.

Tous les objets liturgiques, les mobiliers, les statues ont fait l'objet d'un inventaire précis. Ils pourront être réemployés dans les églises de la paroisse ou dans les paroisses du diocèse. Une première approche de cette dispersion a eu lieu.

Si tout va bien, mi-octobre, nous devrions remettre les clés au nouveau propriétaire.

Nous comprenons la peine de tous ceux qui sont attachés à ce lieu de culte et à son histoire. Cette décision prise en concertation avec les responsables du diocèse devrait être vécue positivement par notre communauté paroissiale.

D'autres paroisses ont du vivre la même épreuve : La Romière au Chambon, Sampicot, à Unieux pour les plus proches

Louis TRONCHON

LES ÉGLISES NOUVELLES (1906-1966)



On ne réalise pas toujours qu'avant la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat de 1906, la création de nouvelles paroisses était très encadrée par l'Etat (le ministère des Cultes), et que la construction de nouvelles églises passait par le bon vouloir des municipalités, avec beaucoup de risques de conflits et de difficultés

(ainsi par exemple la construction de Saint Charles, projetée dès 1860 mais qui n'avait toujours pas abouti en 1906 : c'est « grâce » à la séparation que la construction a pu commencer en 1912 !)

La loi de 1906 a « libéré » l'Eglise qui a pu décider d'elle-même ses nécessités. Mais la guerre de 1914-1918 va vite interrompre les premiers chantiers (à Saint Etienne, par exemple, Saint Charles et Saint-François Régis). Après la guerre l'essor urbain et la reconstruction économique entraînent de nouvelles créations – par exemple Sainte-Thérèse (1928) ou le Curé d'Ars (1937), ou encore le Sacré-Cœur de la Terrasse. Mais on se contente le plus souvent d'églises provisoires – beaucoup de projets vont passer à l'arrière plan avec la crise économique de 1934.

Il y a cependant une démarche nationale en direction des « églises nouvelles ». A Paris les « Chantiers du Cardinal » sont fondés en 1931 : en 1949, cet organisme avait géré la construction de 118 églises dans la banlieue parisienne. A Lyon (et Saint-Etienne) un mouvement semblable va exister, surtout après 1945. La reconstruction, l'essor économique, l'arrivée d'une immigration à fort caractère catholique (Polonais, Italiens, Portugais), à laquelle il faut joindre, à Saint-Etienne, la population venue de Haute-Loire, entraînent rapidement de grands besoins de création de lieux de culte. Si de 1914 à 1958 on a construit seulement une vingtaine d'églises pour tout le diocèse de Lyon (en comptant donc Saint-Etienne), on en construit 48 de 1958 à 1965, et encore 30 après 1965 !

En 1963 Mgr Mazieux, directeur de « l'office des paroisses nouvelles » pour le diocèse de Lyon, publiait une petite brochure : *Les églises nouvelles dans le diocèse de Lyon* (imprimerie Dumas, décembre 1963, 70 p.). Il y fait le compte des projets réalisés depuis 1958 seulement (il faudrait rajouter ceux réalisés avant, comme la Côte Durieux). Si l'on regarde ce qui concerne l'archidiaconé, futur diocèse, de Saint-Etienne, Mgr Mazieux cite Sainte Jeanne d'Arc (Saint-François) ; le Bon Pasteur (Le Chambon) ; Notre-Dame de Nazareth (Unieux) ; Saint-Joseph de Beaulieu (Roche) ; la chapelle de Gaffard au Chambon et Notre Dame de Cotatay ! Il note ensuite les chantiers « *qui doivent s'ouvrir avant le 1^{er} janvier 1966* » : Sainte Marguerite de Montplaisir, Saint-Pierre de Beaulieu, Saint Eloi de Montreynaud, Saint-Pierre de Firminy Vert ...et il y a encore des projets « *à réalisation plus ou moins*

lointaine », qui pour la plupart ne verront pas le jour : des constructions nouvelles à Sainte-Thérèse et au Curé d'Ars, une église à « Valbenoîte-Bizillon » (ce sera finalement le Centre Saint-Augustin), des aumôneries (Portail-Rouge, IUT, Université ...). Le ton général de la brochure est très dynamique, très positif : « *Aucune raison d'être défaitiste !* ». De même en 1965, lors d'un colloque national sur les reconstructions d'églises, Eugène Claudius-Petit, ancien ministre du logement, lançait : « *Allons-y, retrouvons les manches et remercions le Seigneur d'avoir autant d'églises à construire !* »

Et pourtant presque immédiatement après commençait l'effondrement de la pratique religieuse en France. Ce phénomène a été récemment analysé par un historien professeur à Paris-Est Créteil (et rédacteur à la revue *Les Etudes*), Guillaume Cuchet (*Comment notre monde a cessé d'être chrétien*, Ed. du Seuil, février 2018). Avec comme sous titre « *anatomie d'un effondrement* » G. Cuchet étudie comment on est passé de 94% de baptisés et 25% de pratiquants en moyenne en 1962 à 30% (pour les baptêmes) et 2% de moyenne pour la pratique aujourd'hui – avec un plongeon des courbes commençant dès 1964/1965 (et non en 1968, comme on le dit commodément). Bien des églises à peine construites se sont retrouvées en quelques années vides ou surdimensionnées (ainsi, à Saint-Etienne, Saint-Pierre de Beaulieu). G. Cuchet note : « *dans les années 1970-1980 beaucoup de diocèses ont dû ainsi rembourser à contretemps des emprunts contractés dans la décennie 1960 sur la base de prévisions de pratique trop optimistes* ». L'étude des causes n'est pas simple. Dans une certaine mesure le Concile Vatican II a accéléré un mouvement qu'il cherchait au contraire à endiguer : l'appel à la « liberté religieuse », la distance prise avec les obligations formelles et extérieures (les « commandements de l'Eglise), ces nouvelles tendances se sont ajoutées à tous les éléments extérieurs (l'évolution économique, la « société des loisirs », la télévision ...) qui remettaient en cause les pratiques traditionnelles. L'historien ne peut que faire des constats et dater au plus près les phénomènes qu'il observe, et cela permet au moins d'expliquer « comment on en est arrivé là » - mais ne donne pas forcément la réponse à la question : « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Mais comment ne pas penser, bien sûr, que les périodes où il faut bâtir sont plus enthousiasmantes que celles où l'on se demande ce qu'il faut abandonner ...

Conférence donnée par Bruno MARTIN le 8 juin 2018 à la maison Sainte-Anne.

L'église de la solidarité

1952- La Côte-Durieux est un quartier de Roche-la-Molière un peu éloigné du centre-ville et marqué par l'empreinte forte de la mine, avec le puits Sagnat.

Le Père Pierre Farizon, curé de Roche de 1937 à 1961, écrit : « *Le quartier de la Côte-du-Rieu est au fond moins éloigné que Beaulieu, mais on ne sait pas aller à pied aujourd'hui. De plus il passe, à tort ou à raison, pour être la zone rouge de la paroisse. En fait peu d'habitants y pratiquent et montent à Roche. Ce sont cependant de très braves gens, qui ont beaucoup de cœur et qui sauront le montrer. Mais ils sont un peu particularistes, et La Côte n'est pas Roche... Bref une conclusion s'impose : pour les christianiser, il faut mettre le Bon Dieu et un prêtre au milieu d'eux...* »

Le projet

Au départ, il s'agit de construire une chapelle, mais le curé Farizon a des ambitions plus grandes puisqu'il écrit en octobre 1952:

« *Evidemment il a fallu prévoir assez grand pour que cette chapelle puisse servir d'église si un jour, comme nous l'espérons, ce quartier est transformé en paroisse avec un prêtre à demeure. Elle aura 30 mètres en longueur et 12 mètres en largeur, avec un peu de terrain autour pour constructions ultérieures...* »



L'emplacement de la chapelle, d'abord appelée « chapelle du Sagnat » a été déterminé par rapport aux nombreux écarts qu'elle devrait desservir : Villeboeuf, le Bessy, Dourdel...Le terrain de 1200 m², situé à proximité de la toute neuve « cité » construite par la Société des Produits chimiques, fut acheté par la Société civile immobilière au prix de 60 000 anciens francs, étant entendu que la Société retournerait ultérieurement cette somme comme participation à la souscription. La dépense totale était estimée à plusieurs millions d'anciens francs.

L'architecte des Houillères, M. Régis Perrin, accepta de faire les plans gratuitement. La future église serait « une copie de celle du Fayet Saint-Gervais, le luxe en moins ». Elle serait dédiée à la Vierge sous le vocable « Notre-Dame de l'Assomption ».

Les premiers travaux

Les travaux commencent au début de l'année 1953. Ce sont des gens du quartier, sous la direction de l'entrepreneur rouchon M. D'Isep, qui creusent les fouilles et amorcent les fondations.

Au bout de quelques mois il faut interrompre les travaux : l'autorisation de construire n'arrivera que le 5 février 1954. La première pierre est posée le 27 mai 1954, fête de l'Ascension, par Mgr Bornet, évêque auxiliaire de Saint-Etienne, en présence



de 2500 personnes.

Les travaux vont être conduits rapidement. A la fin de l'année 1954 le toit est mis.

Le financement

Depuis quelques mois déjà une souscription a été lancée dans la paroisse. Après l'envoi d'une circulaire, des volontaires passent chez les habitants de Roche pour demander une participation. D'octobre 1952 à mai 1955 ce seront 9 listes de souscripteurs qui paraîtront dans le bulletin paroissial. Plus de 4 millions 500 000 francs seront ainsi récoltés, beaucoup de dons venant de familles non pratiquantes. Le curé Farizon écrira : « La dépense, malgré tous les matériaux trouvés (notamment les pierres de taille) et la nombreuse main-d'œuvre bénévole, s'éleva encore à plus de 10 millions, fruits d'une grande souscription, de nombreux dons, de quêtes répétées... et d'économies. »

19 juin 1955 - L'inauguration de l'église

Dans un quartier en fête Mgr Ancel, évêque auxiliaire de Lyon, bénit la nouvelle église. Il a remplacé le cardinal Gerlier, malade. La communauté rassemblée est nombreuse. Après la bénédiction de l'autel et du tabernacle, la messe est célébrée par le curé Farizon qui vient de recevoir le camail de chanoine.



Mgr Ancel prononce ces mots : « Les vrais chrétiens sont ceux qui prient et qui sont capables de faire passer la charité et la justice partout, même dans les quartiers, à la mine comme dans les usines. Que ce soit là l'effort de tous maintenant qu'une grande étape est franchie. »

10 juillet 1955 - Un curé à la Côte

Un mois plus tard, le premier curé de la nouvelle paroisse était installé par Mgr Bornet. C'était l'abbé Albert Montagny, qui avait été vicaire à Roche de 1943 à 1948, et qui deviendra plus tard curé de Saint-Genest-Lerpt.

Pendant 9 ans il sera très apprécié à la Côte et conduira d'autres chantiers comme la construction du presbytère et de la salle d'œuvres.



Pour conclure cette page de notre histoire paroissiale, il faut souligner l'aspect collectif de la construction de cette église, réalisée grâce aux nombreuses heures de travail fournies par des bénévoles, à la participation financière de nombreux paroissiens, aux dons divers faits à l'église : meubles, nappes d'autel, chandeliers, table de communion, tableau de l'assomption offert par M. Frachon... Oui, cette église peut être appelée « l'église de la solidarité ».

Le quartier de la Côte Durieux dans les années d'après-guerre

Pour parler de ce quartier et de cette époque quelques témoins ont bien voulu livrer leurs souvenirs : Marinette Berger, Michelle Baudet, Janine Sauvignet, Jacques Grail, Lino Guerrieri, François Portafaix, Maurice Verdier et Claude Devun. Ils soulignent différents aspects qui font l'originalité de cet espace.

Un quartier aux marges de Roche-la-Molière et de Saint-Genest-Lerpt

Un quartier relativement peu peuplé, moins de 2 000 h, pour un total de 10 000 h pour Roche et 5 000 h pour Saint-Genest.

Un quartier relativement facile à délimiter géographiquement : à l'ouest jusqu'au cimetière de Roche, au nord, jusqu'aux cités des Vialles et du Moulin, à l'est jusqu'à Vuns et aux limites communales de Saint-Genest, intégrant Dourdel, le Bessy. Le centre étant constitué de Villeboeuf, de la Chiorarie, et de l'Essarterie.

Un espace à la fois minier et rural

L'emploi dépend encore de la mine pour l'essentiel, bien que l'exploitation sur le quartier connaisse une période de repli. L'extraction au puits Dolomieu s'arrête en 1952, celle du puits Sagnat bénéficie d'un sursis jusqu'en 1957.



L'exploitation minière se poursuit toutefois de 1958 à 1972 grâce à l'écrémage des couches superficielles de charbon, à l'arrière de l'église, avec la fendue Pangaud et la fendue du Tunnel. Ce sont là des

couches épaisses de 6 à 13 m, attaquées en tranches horizontales par soutènement marchant, puis à partir de 1970 par soutirage. Comme ces moyens modernes n'exigent pas beaucoup de main d'œuvre, beaucoup de mineurs du quartier sont amenés à terminer leur carrière au puits Charles à Roche-la-Molière et au puits Pigeot à La Ricamarie.

Quelques-uns de ces mineurs sont des double-actifs, ils louent une ferme aux Houillères ou possèdent quelques hectares. Ils complètent leurs revenus par l'élevage laitier. Au total, nous comptons 18 à 20 fermes sur le quartier. D'un côté du chemin rural qui passe devant l'église : les familles Devun, Portafaix, Vialleton, de l'autre côté : Moulin, Louison, Réocreux, Prudhomme, 5 fermes au Bessy à l'Essarterie : la famille Fourboulle, au-dessus du cimetière chez Grail, sur Villeboeuf chez Bastide, Magand, Patouillard à Dourdel une autre famille Magand.

Un paysage marqué par la mine

Beaucoup de ceux qui empruntaient la route de Saint-Genest-Lerpt, se souviennent de leur arrivée à la Côte Durieux comme d'une plongée dans un univers grisâtre et enfumé.

Il faut se rappeler le Puits Dolomieu avec ses 122 fours de cokerie, son atelier d'agglomération qui produisait 200 000 t de boulets anthraciteux par an. Sans oublier les chevalements de Dolomieu et du Sagnat, ce chevelu de voies ferrées et d'aiguillages, et ces logements typiques pour mineurs : la cité du

Buisson qui ressemblait à un coron du Nord, avec à l'arrière les jardins, ainsi que les 2 Grandes Maisons de 9 logements de 4 pièces chacun. Au total, on y logeait 120 personnes de toutes les nationalités : Espagnols, Portugais, Italiens, Grecs... Toute l'Europe méditerranéenne rassemblée !

Une population jeune

Dans les années 30, les familles de mineur sont souvent des familles nombreuses, ce qui fait que bientôt, il a été nécessaire de construire une école à la Chiorarie en 1934. Et c'est toute une classe d'âge de jeunes adultes que l'on retrouve à la fin de la guerre.

Certains sont d'anciens FTP, aguerris à la bagarre et qui pendant les deux grèves de 1947 et 1948 se montrent particulièrement actifs. On parle de la bande de la Côte Durieux : Riza Shatrafil, Georges Kontis, Louis Stizia, Émile Vialette, Paul Chissos, Meloni, Pierre Enjolras, Savin, Méalonner, Joseph Sanguedolce. Joseph Sanguedolce est membre du Comité fédéral du parti communiste, c'est lui qui entraîne les mineurs lors des deux grèves.

C'est toujours la même tranche d'âge de jeunes moins agités, proches de la paroisse, qui se sont investis dans la chorale, dans l'animation de la salle d'œuvre avec le cinéma et la troupe de théâtre.

Existe-t-il un espace central ?

Il se situe au carrefour de la route départementale qui vient de Dourdel et des chemins qui convergent ici, et c'est là que se sont installés les commerces et les cafés comme lieux de sociabilité. Madame Sauvignet a réalisé un plan qui montre que tous les rez-de-chaussée sont occupés. Commerces où l'on fait crédit et où les femmes viennent payer à la quinzaine, cafés où les mineurs viennent se détendre à la fin du poste. La proximité du puits Sagnat n'est évidemment pas étrangère à la belle fréquentation de ces cafés.

Un pôle secondaire de rencontre se situe à l'amicale laïque, non loin de là, on y joue aux boules et aux cartes, on y parle syndicat et politique.

La construction de l'église aurait pu venir renforcer l'espace central. Il n'en fut rien parce que c'est au sud de la route départementale qu'existaient des terrains vancants et bon marché et c'est là qu'ont été construits l'église et la salle d'œuvre.

Alors commence une histoire spatiale du quartier un peu compliquée : dédoublé en

1954 avec l'implantation de l'église, puis coupé en deux avec le passage de la voie express vingt ans plus tard. Ce n'est que récemment vers 2005 et 2006 que le pôle primitif s'est trouvé renforcé avec un vaste ensemble immobilier et la construction d'un supermarché et de plusieurs petits commerces. L'église, elle, est restée quelque peu esseulée par rapport à la circulation, le logement, la vie scolaire et commerciale.

